



FULVIO MARIANI un cinéaste engagé

Les réalisateurs de films de montagne sont souvent mal connus des spectateurs. Pourtant, bien qu'agissant dans l'ombre, ils combinent la plupart du temps des compétences cinématographiques dignes des plus grands réalisateurs du 7ème art et celles de l'alpinisme. Se cachant derrière les héros des films, ils suivent ceux-ci dans leurs aventures les plus périlleuses, bardés d'un matériel parfois très lourd et encombrant et n'hésitent pas à se lancer dans les projets les plus audacieux pour nous ramener des images prises sur le vif... Fulvio Mariani est de ceux-là et probablement un des plus grands parmi ses contemporains. Il vit à Lugano, mais ne cesse de parcourir le monde en quête de nouveaux récits...

Propos recueillis par Luc Jourjon

Vous jouissez d'une véritable célébrité en Italie. Est-ce qu'il y a plus d'intérêt pour les films de montagne en Italie que de notre côté des Alpes ?

Non je pense seulement que c'est une question de langue. Pas mal de mes films au début surtout, n'étaient pas doublés en français pour des raisons économiques. Au contraire la France me semble être un pays où l'on a un très grand intérêt pour le cinéma de montagne.

Quel est le film qui vous a apporté une certaine consécration ?

Cumbre, c'est mon premier film comme réalisateur. Il a fait le tour du monde, il date de 1986 et encore aujourd'hui le public me demande de le voir.

Quelle expérience de cinéma a été pour vous la plus exigeante ou la plus périlleuse ?

La plus exigeante je pense que c'est la dernière : on a consacré quatre ans de notre vie le long de la *Route de la soie* et autant dans les salles de montage de mon studio. La plus périlleuse, sûrement mon premier film *Cumbre*.

Pouvez-vous m'en dire plus sur ces deux films ?

Le film *Cumbre* a été une aventure exceptionnelle avec beaucoup de chance. En effet, la météo a été particulièrement clémente : cinq jours seulement après être arrivé à Buenos Aires, j'étais au sommet du Cerro Torre et j'ai enchaîné avec le sommet de l'Aiguille Poinçonot ! Marco Pedrini avait préféré faire l'ascension du Cerro Torre vrai-

ment tout seul (il s'agissait d'une première d'envergure) et pour les besoins du film, nous l'avons refait deux fois de suite. Nous grimpons encordés. Ensuite je m'installais pour filmer et il se décordait et refaisait les passages en solo pour le film !

Concernant *La Route de la soie*, c'était un énorme projet qui nous a pris quatre saisons d'hiver entre 2011 et 2015. L'idée était de faire un film à l'occasion d'une grande traversée d'Himalaya en ski de montagne en partant de l'Ararat pour aller jusqu'aux montagnes de l'Altaï en Chine (près de la Mongolie). Nous avons ainsi traversé l'Iran, l'Afghanistan jusqu'au couloir du Wakhan, mais il nous a été interdit de traverser le Pakistan que nous avons contourné pour nous retrouver à Kashgar, puis au Kirghizstan. Le film est passé sur ARTE en 2016 sous la forme de quatre documentaires.

J'en ai vu un, c'était très beau et très fort. Vous avez tourné avec certains grands réalisateurs comme Werner Herzog : quel est à votre avis la différence fondamentale dans le récit entre le cinéma de montagne et le cinéma grand public ?

La liberté. Après certains succès dans les années 80, j'ai été contacté pour faire des images sur de grosses productions. Mais ça ne me plaît pas d'être sur un plateau avec quarante personnes. Ce qui me plaît, c'est une certaine forme d'improvisation un peu imposée par la montagne. Avec une équipe légère, c'est plus facile de s'adapter. Une petite équipe, une bonne histoire, du matériel adapté, c'est vraiment la liberté.



Pouvez-vous me parler du *Cri de la roche* de Werner Herzog : cela n'a pas été une bonne expérience ?

En fait à l'époque (dans les années 80-90) je travaillais beaucoup avec Reinhold Messner, notamment lors du tournage du film sur la face sud du Lhotse (j'étais même avec Messner en Equateur en 92 quand mon fils est né). Reinhold avait écrit cette histoire du *Cri de la Roche*, mais il ne voulait plus faire le film ; l'idée a été reprise par Werner Herzog. Messner lui a donné le scénario, et a demandé à Herzog de me prendre avec le scénario pour les images !

Les nouveaux moyens numériques n'ont-ils pas complètement changé la donne aujourd'hui avec les pratiquants qui ont tendance à se filmer de plus en plus par eux-mêmes ?

Bien sûr, mais ce sont aussi des moyens qui permettent à un professionnel de travailler d'une façon très simple et d'être moins intrusif, c'est le côté positif de ces nouvelles technologies.

Au Lhotse au printemps 1989 avec Messner et l'équipe internationale, j'avais une caméra 16 mm « Eclair » de 7 à 8 kg que j'ai portée moi-même sur le dos jusqu'à 7 000 m ! C'est très éprouvant !

A l'automne avec Kukuczka, j'avais une Bétacam (qui est aussi lourde que l'Eclair) mais j'avais avec moi un ami qui m'aidait à porter... Je me suis mis aux premières caméras numériques au Gasherbrum II en 2002 mais c'était encore un peu lourd. Il a fallu attendre 2004-2005 pour com-

►

► mencer à avoir du matériel numérique très léger et super performant. Au Caucase on a tourné avec des appareils photos : ce sont des machines extraordinaires si elles sont bien utilisées (à autre chose qu'à faire des selfies !)

Mais vous étiez alpiniste avant de faire du cinéma, pour arriver à suivre ?

Avec mes parents (dans le sud de la Suisse) j'ai commencé l'escalade vers l'âge de 14 ans, ensuite j'ai découvert l'alpinisme et je n'ai jamais arrêté.

Et votre métier de cinéaste, où l'avez-vous appris ?

Pour ce qui est des images j'ai travaillé à la télévision suisse comme cadreur jusqu'en 1985, date à laquelle j'ai démissionné pour réaliser mon projet au Cerro Torre. Aujourd'hui j'ai une société de production qui marche plutôt bien.

Le public a apprécié la réédition du film sur le Lhotse...

C'est un film que j'ai bien aimé à l'époque et c'est grâce à l'engouement du public pour les films de ces années-là qu'avec Jean-Philippe Guigou (société « Filigranowa ») on a pensé à le rééditer. Je crois que ça vaut la peine de temps en temps de faire ce genre de travail et de donner une nouvelle vie à des archives.

Qu'y a-t-il encore à filmer qui est difficile ou impossible aujourd'hui ?

Beaucoup de choses ! Il faut seulement chercher les histoires ou les personnages, sortir du jeu médiatique lié à certaines régions ou montagnes comme l'Everest ou le K2 et ensuite tout avancer tout seul. Le Caucase, la Sibérie, la Patagonie, l'Himalaya aussi, sont des terrains riches en histoires, il faut seulement sortir des parcours classiques, avoir un peu de fantaisie, se donner le temps de bien chercher...

Filmographie de Fulvio Mariani

Premier, aujourd'hui épuisé en DVD :
 • 1986 - *Cerro Torre Cumbre*. Première ascension en solo du Cerro Torre par Marco Pedrini et premier grand film de Fulvio Mariani.

Films disponibles en DVD sur www.filigranowa.com et en VOD sur le site www.filmdocumentaires.com :

- 1995 - *Kailash Le Chemin Vers Olmo Lungring*. Pèlerinage autour du mont Kailash (6714 m), la montagne sacrée des bouddhistes.
- 1999 - *Finis Terra*. Exploration des immenses glaciers et des montagnes de Patagonie avec Walter Bonatti.
- 2002 - *Gasherbrum 4, le sommet de tous les dangers*. Expédition au Gasherbrum 4 (7925 m), en pleine guerre indo-pakistanaise.
- 2008 - *Grozny Dreaming*. Tournée d'un orchestre

Il semble que vous ayez toujours cherché à tourner dans les situations les plus difficiles. Est-ce que c'était le challenge sportif qui vous attirait ou plutôt l'idée de permettre au spectateur d'être au cœur de l'action ?

Je n'ai en fait jamais pensé à des challenges sportifs ! Le Caucase ou l'Himalaya ainsi que la Patagonie sont des territoires magnifiques. J'aime bien donner au spectateur la possibilité d'admirer un pays ou une région vu sous un angle différent. Vivre en contact pour de longues périodes avec des gens du Caucase ou de l'Afghanistan...ça nous permet de comprendre mieux un pays et tout ça est très important pour un documentariste.



Bernard Germain à Fulvio Mariani Questions-réponses d'un réalisateur à un autre

Quel est le sens de ta quête de réalisateur ?

J'ai toujours détesté un certain style de journalisme qui cherche toujours le pire. J'ai choisi de faire ce voyage le long de la Route de la soie en évitant de me mettre sur la ligne du reporter, qui cherche à montrer aux quatre coins du monde seulement les aspects négatifs d'un pays. Traverser l'Iran, l'Afghanistan, la Chine et quelque république ex-soviétique sans tomber dans les stéréotypes n'a pas été facile. Pendant des décennies de production documentaire (TV ou cinématographique), effectuée parallèlement à mon activité d'alpiniste, j'ai eu la possibilité d'atteindre des lieux isolés, reculés, appartenant à des réalités lointaines dont les médias parlent tous les jours en termes catastrophiques et négatifs. Ainsi parle-t-on de « borbier afghan », « enfer du Kashmir », « pouzzrière du Caucase », etc. Ce sont des termes caricaturaux pour décrire des événements géopolitiques tragiques qui touchent ces régions. Ce flux unilatéral d'informations tend à faire oublier dans la mélasse répétitive de la chronique une autre réalité parallèle : la vie quotidienne des populations locales, souvent difficile, mais toutefois riche d'histoire et de caractère.

Certains de mes documentaires à succès ont été réalisés grâce à un statut particulier : celui de « curieux déguisé en alpiniste », non pas le journaliste ou le reporter de choc, mais l'observateur attentif aux aspects humains et aux rythmes lents de la vie, un visiteur sans arrière-pensées, intéressé par les montagnes et les personnes qui y vivent. Je crois profondément à cette façon de documenter la quotidienneté de la réalité des peuples isolés, par le récit, les visages et les histoires des personnages clés rencontrés.

En général, mais en particulier dans ce projet, l'objectif n'est ni le reportage journalistique, ni l'élaboration d'un carnet de voyage ou d'aventures sans substance, mais la recherche et l'approfondissement de certains éléments constants qui deviennent par la suite les éléments porteurs du plan narratif du documentaire. Ces voyages dans les montagnes de l'Asie centrale m'ont convaincu que les réalités perçues à travers ce statut "d'alpiniste curieux" (la sueur de longues marches, l'isolement et la difficulté d'accès à certains villages) permettent une lecture originale d'une région de toute façon mal connue.

Nous avons visité ces montagnes en hiver et à ski, non



pour fournir une prestation sportive ou d'alpiniste, mais parce que la neige, les skis et la montagne sont les clés qui nous permettent d'entrer de façon unique et privilégiée dans ce monde plein d'histoire et de contradictions.

Qu'est-ce que tu as voulu dire ou démontrer en filmant les femmes skieuses en Afghanistan et les prisonniers des talibans qui ont fait exploser les Bouddhas de Bamiyân ?

Les pays musulmans, indéchiffrables, « menaçants », théocratiques gouvernés par des hommes avec des turbans. Des « états canailles... Voilà l'image simplifiée de ces pays transmise régulièrement par les médias. Pour découvrir le vrai visage de la société, surtout rurale, j'ai voulu avec ce documentaire miser sur l'approche d'un voyage lent et l'introduction graduelle de cette réalité différente de la nôtre. Les rencontres, les personnages, le quotidien des hommes et des femmes permettent de donner une perspective et une couleur à un tableau qui est devenu, dans la perception occidentale, toujours plus plat et monotone. Les femmes sont souvent cachées à l'intérieur des maisons. Dans la vallée de Bamiyân quelqu'un a eu le courage de convaincre des femmes de sortir du Moyen Age et de se lancer grâce au ski dans une vie un peu plus digne... Les femmes skieuses avaient que le risque était gros, mais notre présence n'a pas été un obstacle... On s'est bien amusé et quelques filles ont même eu le courage de poster sur facebook des photos.

L'ex-ancien prisonnier qui a dû travailler pour les talibans est vraiment un pauvre homme ! Je voulais simplement lui donner une chance de raconter une histoire connue par tout le monde, et qui est surtout le cauchemar de sa vie. Encore une fois, c'est l'histoire d'une personne simple que je cherchais. Raconter une histoire simple est doublement efficace et c'est une forme respectueuse...